

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MARIETAN

Louis et Eugène Veillot

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 276-279

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LOUIS ET EUGÈNE VEUILLOT

Un grand deuil vient de frapper le vaillant journal *l'Univers*. Son rédacteur en chef est mort à la veille de sa 87^{me} années.

Avec le célèbre écrivain et journaliste qu'était M. Eugène Veillot disparaît l'un des plus infatigables lutteurs de la longue période dont sa vie a marqué les principales phases.

Frère de Louis, il avait grandi à ses côtés et ensemble « ils avaient vieilli, disait Louis, se tenant par la main et par le cœur. » En 1883, Eugène avait remplacé son frère à la Rédaction de *l'Univers*. Fidèle au programme que s'était tracé le « bon journal », M. Eugène fut le défenseur des libertés religieuses et politiques en France. Le Souverain Pontife ne trouva pas de fils plus dévoué et plus soumis. Aux sombres jours du Sonderbund le cœur de ce grand chrétien s'émut en présence de la situation faite aux catholiques suisses. M. Eugène s'offrit pour leur apporter les secours que la générosité si connue de la France catholique avait recueillis.

Cependant les âpres luttes qu'il eut à soutenir ne lui firent point oublier l'affection qu'il avait vouée à son « grand frère », Dans sa *Vie de Louis Veillot* dont le quatrième volume va paraître, M. Eugène a élevé un vrai monument à ce frère qu'il aimait tant et dont il était tant aimé. L'affection qui unissait ces deux cœurs semble réaliser l'idéal de l'amour fraternel. Qu'on en juge plutôt par les pages que nous extrayons des *Libres-Penseurs*. Nous les offrons à nos lecteurs en leur demandant une prière pour cet illustre défenseur des droits de Dieu et de l'Eglise.

« J'avais cinq ans lorsque Dieu, songeant aux besoins futurs de ma vie, me donna un frère. La plus ancienne

joie dont je me souviens fut de voir ce beau petit frère endormi dans son berceau. Dès qu'il put marcher, je devins son protecteur ; dès qu'il put parler, il me consola. Que de jours sombres changés en jours d'allégresse, parce que cet enfant m'a aimé ! Que d'heures pénibles promises au mal, ont été abrégées par sa présence et terminées innocemment dans les fêtes du cœur !

Nous allions ensemble à l'école, nous revenions ensemble au logis ; le matin, je portais le panier parce que nos provisions le rendaient plus lourd ; c'était lui qui le portait le soir. Toujours nous faisons cause commune. Je ne le laissais point insulter ; et lui, quand j'avais quelque affaire, sans s'informer du sujet de la querelle, sans considérer ni la taille, ni le nombre de mes ennemis, il m'apportait résolument le secours de ses petits poings et je devenais tout à la fois accommodant et redoutable, tant je tremblais qu'il n'attrapât des coups dans la bagarre. Certes, je n'ai pas subi une punition qui ne l'ait indigné comme une grande injustice. Si j'étais au pain sec, il savait bien me garder la moitié de ses noix et la moitié de sa moitié de pomme. Telle était notre mutuelle affection, que les préférences qui le cherchaient ne le rendaient pas orgueilleux, ni moi, jaloux.

Nous connaissons bien notre histoire ; chaque jour, nous en évoquons les chers souvenirs. Dînettes, batailles, jardins dévalisés, aventures gaies ou tristes, tout reparaît, après vingt ans, frais et entier comme un événement de la veille ; tout nous charme. Nous ne voyons pas que nous ayons une seule fois voulu méchamment nous affliger. Souvent j'aurais fait l'école buissonnière, mais il m'aurait suivi, et, j'aimais mieux, ô merveille ! quel que fut le beau temps, remplir mon devoir avec lui que de lui faire partager la responsabilité de mon crime. Nous traversions des jardins pleins de choses tentantes, et je regardais tout d'un œil stoïque. Ce n'était pas pour éviter de lui donner mauvais exemple : c'est qu'il

n'aurait pu, à son âge, fuir aussi lestement que moi. Hélas! quand sentirai-je, à l'exemple de saint Augustin, de vrais repentirs pour avoir volé tant de poires ! Mais il y en eut beaucoup de volées par amour fraternel.

Il fallut quitter l'école et l'y laisser. J'allai travailler à gagner ma vie. Nous cessâmes, quelle douleur ! de nous voir tous les jours. Mais le dimanche nous réunissait. Presque toujours, il était le premier au rendez-vous sous le troisième arbre, à gauche d'une allée de catalpas, au Jardin des Plantes. Il faisait un grand détour pour s'y rendre sans traverser le pont d'Austerlitz, afin d'avoir un sou de plus à mettre dans la bourse commune qui pourvoyait aux réjouissances de ce jour bienheureux. Quels battements de cœur quand le premier arrivé voyait poindre l'autre au bout de l'allée ! Quelles angoisses et quelles terreurs quand l'un des deux se faisait trop attendre ! Mon Dieu, n'a-t-il point été écrasé par une voiture ? Ne s'est-il point laissé tomber dans la Seine en regardant par dessus les parapets ? Car, on aimait à voir nager les caniches et c'était grand plaisir de suivre la manœuvre des trains de bois qui passaient sous les ponts. Ces épouvantes allaient jusqu'aux larmes. Il n'y avait point de raisonnement qui put les calmer, ni de livre nouveau capable d'en distraire. Enfin, le frère paraissait et il n'était plus question que de se réjouir.

Un jour, nous arrivâmes tous deux au rendez-vous dans le même moment, de bonne heure, par le plus beau temps du monde. J'étais plein de mystère et de joie ; une plénitude de contentement débordait dans ses regards, dans ses sourires, dans toute sa personne. Il apportait quinze sous et un saucisson ; j'apportais deux pains de seigle et un billet de spectacle. O la merveilleuse journée ! et que l'on peut être heureux, bonté divine, à raison de sept sous et demi par tête !

Nous avons grandi, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement, nous sommes en âge

d'homme, et, grâce à Dieu, notre enfance n'a point cessé. Nous sommes encore ces deux frères qui portaient leurs provisions dans le même panier ; l'un ne peut souffrir que l'autre ne pleure ; l'un ne peut se réjouir que l'autre ne soit heureux ; l'un ne peut tenter une aventure que l'autre n'en coure les chances aussitôt. C'est pourquoi, après des séparations, des épreuves, des vues diverses, nous nous sommes embarqués sur le même navire afin de défendre le même pavillon. Nos caractères, quoique différents, se touchent et s'enlacent dans une constante harmonie ; aucune dissonance ni de goûts, ni de volonté, ni de désirs. Il est mon conseiller, et il me croit son guide ; il connaît mes défauts, et il ne les voit jamais ; il m'aide à réparer mes erreurs, et je ne sais s'il pense que j'ai pu me tromper.

J'ai donc un ami qui, devant les hommes, me défend, qui devant Dieu, prie pour moi ; un ami dont mon bonheur est le plus cher désir ; et qui est prêt à tous les sacrifices pour me rendre heureux ; qui sera toujours satisfait de ma prospérité, qui me restera fidèle en toutes mes disgrâces, que tous mes torts trouveront indulgent et toutes mes peines compatissant ; et cet ami que j'ai en mon frère, mon frère l'a en moi.

Nous sentons notre richesse. Nous demandons à Dieu de vivre ensemble, de travailler ensemble, de souffrir ensemble ; car nous ne pouvons être nulle part si bien et si heureux qu'ensemble. Plaise à sa miséricorde, qui nous a donné même sang, même cœur, même labeur, de nous donner même repos à l'ombre du même clocher. »

Ce désir est réalisé. Ils dorment, du même repos, nous en avons le doux espoir, près l'un de l'autre, dans le cimetière Montparnasse.

Dr J. MARIÉTAN